

Le genre « moderne » du blason est inventé par Clément Marot (1496-1544). Il est alors exilé à la cour de Ferrare pour ses convictions protestantes et il écrit en 1535 un poème devenu d'anthologie : le Beau Tétin (dans ses *Épigrammes*), une sorte de jeu poétique pétrarquais qui systématise le portrait féminin en s'attachant à un point anatomique particulier (d'où le titre du recueil *Blasons anatomiques du corps féminin* publié en 1543). La dénomination s'appuie sur une identification a posteriori. Les auteurs utilisent des termes variés pour désigner leurs poèmes : ode, hymne, ou épigramme par exemple. Devant le succès du genre, Marot produit en 1536 le premier contre-blason *Blason du laid tétin* qui fait le dénigrement moqueur de son sujet.

La poésie moderne va reprendre le principe du blason, mais évidemment en le renouvelant.

L'anaphore est un facteur fondamental de poétisation essentiellement rythmique, il donne cadence, solennité, puissance. C'est par ce moyen que, dans les formes prototypiques, « ballades » [à la manière d'Aloysius Bertrand dans *Gaspard de la Nuit*] ou pseudo-traductions [à la manière de Gérard de Nerval dans ses transcriptions des Chansons du Valois], le texte supplée à la périodicité du vers : la position initiale est en effet mieux repérable lorsque la longueur du segment devient aléatoire.

Lorsque l'anaphore coïncide avec le découpage d'ensemble du poème, la visibilité de la structure s'accroît du fait de la justification, qui aligne du côté gauche les éléments parallèles.

Dans l'océan de ta chevelure [...]

Dans les caresses de ta chevelure [...]

Dans l'ardent foyer de ta chevelure [...] (Baudelaire)

Dans ce poème de Verhaeren, on a une figure rhétorique structurante : l'anaphore et un double blason.

Pour l'anaphore, on trouve une équivalence syntaxique mais dans le deuxième syntagme, sous la forme de la conjonction de coordination

.....Voici le Christ

Voici venir le Dieu de la douceur unique

Voici sa face et le voile

(...)

Voici l'heure nouvelle et dorée

(...)

Voici son cœur torride et blanc

(...)

..... voici le Christ.

Voici ses longues mains impératives

Voici les crins, les clous les pierres

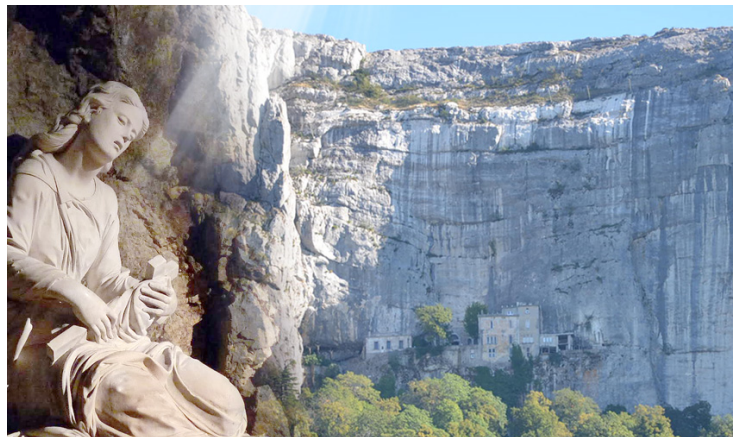
(...)

Voici l'ivresse et la souffrance alternative

Voici les couvents blancs et leurs linceuls de murs

(...)

Voici la mort muette en des supplices sûrs,



L'anaphore se construit dans une rythmicité binaire qui est brisée à la mi-temps du poème par un rythme ternaire (les crins, les clous, les pierres, instruments de la passion).

L'anaphore construit une sorte de « blason du Christ » : visage, cœur, mains.

En face, un autre blason, féminin, celui de Vénus/Madeleine (corps/nu de la Vénus, corps vêtu de la sainte) : corps nu, seins, yeux, cheveux et enfin corps encore.

Le lin évoque le saint suaire. Selon la tradition, sainte Véronique, pendant la passion du Christ a essuyé son visage avec un tissu fait de lin et le visage de Jésus s'est imprimé.



Emile Verhaeren, *Les forces tumultueuses*

II

Habille-toi de lin, Vénus, voici le Christ.
Deviens la Madeleine, et laisse en toi descendre,
Mélancoliquement, sa grâce et son esprit.
Humble, ternis tes pieds dans de la cendre ;
Et que tes larges seins immortellement d'or
Et que tes yeux, miroirs de soleil et de fête,
Tes yeux, malgré mille ans d'amour, ardents encor,
Meurent sous les cheveux qui pleurent de ta tête.
La terre exténuée a bu le sang des soirs
Et la détresse crie, aux quatre coins du monde,
Vers le calvaire et vers sa croix de gestes noirs.



Piero di Cosimo La Madeleine

Habille-toi de lin et de bonté profonde.
Voici venir le Dieu de la douceur unique,
Voici sa face et le voile que Véronique
T'apporte avec les clous, le suaire et la lance.
Voici l'heure nouvelle et douée du silence :
Pour la première fois, avec ferveur,
L'homme s'en vient baiser les yeux de sa douleur !
Vénus, **voici le sang**, voici la lie,
Dans le calice ardent des chrétiennes folies ;
Voici le cœur torride et blanc du bien-aimé :
Buissons de feu ! brasiers d'extase !
(...)
Et tout à coup, ce don de prophétie
Quand l'âme, en un moment, se change en dieu,
Comme l'hostie !



Habille-toi de lin, Vénus, voici le Christ.
Voici ses longues mains impératives
Voici les crins, les clous, les pierres,
Pour y meurtrir et y rouler ta chair ;
Voici l'ivresse et la souffrance alternatives,
Voici les couvents blancs et leurs linceuls de murs
Immensément dressés par la mort assouvie,
Autour des cris et des désirs qui sont la vie ;
Voici la mort muette en des supplices sûrs,
La nuit, sous l'effroi roux d'une lune qui hait ;

Vénus ! voici ton corps et ses bouches de plaies
Qui s'affolent et s'assoiffent de tout l'amour !
Habille-toi de lin, et traîne jusqu'au bout,
Ta sublime douleur d'aimer, à travers tout ;
Bien que déjà naisse le jour
Et que l'étoile soit éteinte
Qui s'arrêta jadis sur Bethléem, la Sainte.

Nicolas Poussin



VERS LE COMMENTAIRE COMPOSE

Le texte se construit sur trois éléments

Un double blason : celui du corps du Christ et celui de la Vénus/Madeleine renforcé par un parallélisme
Madeleine/ Vénus : corps nu/corps vêtu, corps du désir, corps repent.

La passion du Christ et le salut du monde : le double amour divin/terrestre

Une esthétique symboliste qui s'appuie sur la mystique chrétienne.

*Attention, le commentaire n'est pas complètement finalisé : il faut noter les numéros des vers mentionnés et compléter.
C'est une base déjà un peu aboutie.*

Introduction

Emile Verhaeren est surtout connu pour ses poèmes sur le monde industriel et urbain. Son idéal poétique ? Victor Hugo. Il participa à la mouvance symboliste sans être un réel symboliste et resta fondamentalement un décadent qui renversa la décadence pour devenir un homme de l'aube au lieu du crépuscule. Verhaeren est lu à travers le miroir déformant de la France. La confusion règne quant aux poètes appelés génériquement belges ou flamands, parmi lesquels on compte parfois Jammes ou Samain. Mais c'est un inclassable. « Villes tentaculaires », « Campagnes hallucinées », disent assez par leur titre seul l'élément visionnaire. C'est un inclassable qui est aussi un chrétien.

Dans ce poème solennel et incantatoire, extrait de, et publié en à la dimension profondément orale, la voix poétique retentit comme une injonction prophétique : « habille-toi de lin ». Mais cette voix décrit en même temps une métamorphose : celle de Vénus en Madeleine, et celle de Madeleine en la sainte repentie que nous connaissons. Deux univers s'opposent à travers la figure de Vénus et celle de la Madeleine : le monde païen, du désir charnel et le monde de l'amour divin. Entre ces deux univers : le Christ et sa passion, qui constituent la médiation souveraine et la puissance transformatrice de ces deux figures de femmes.

Annoncez le plan.

Il vaut mieux commencer par l'élément le plus structurant, le parallélisme entre la déesse de l'amour et la femme qui a « beaucoup aimé ».

Dès les premières lignes, l'injonction est nette. Il s'agit de couvrir le corps nu, symbole du désir et de la passion charnel, ce corps qui est invitation à l'amour. Mais la symbolique du vêtement est double. D'abord, il est de lin, tissu souple, léger, qui évoque les longues tuniques des saints tels que la statuaire médiévale a aimé les représenter. Mais surtout qui évoque le « saint suaire », le tissu de lin sur lequel s'est imprimé le visage du Christ ? La couleur est un bleu particulier, intense, dont se rapproche la couleur pervenche. L'injonction n'est pas d'ordre moral : il s'agit de se couvrir d'autre chose que d'un vêtement, il s'agit de se couvrir de l'amour du Christ lui-même.

Deviens la Madeleine, et laisse en toi descendre,

Mélancoliquement, sa grâce et son esprit.

Car Vénus, c'est Madeleine avant qu'elle ne tombe aux genoux du Christ. C'est donc toute une métamorphose qui va faire l'objet du poème.

Cette métamorphose s'accomplit selon la forme du « blason », mais totalement renouvelée. On est loin du « tétin » de Marot... Ce sont d'abord les « pieds » de la Vénus/Madeleine. Ils renvoient bien sûr aux pieds des Apôtres que le Christ a lavés, mais aussi aux prophètes qui se couvraient la tête de cendres. Puis les seins, et les yeux appelés à mourir sous les cheveux : l'image renvoie à la scène désormais célèbre de l'Evangile, où l'on décrit une pécheresse qui entre dans une maison pour baigner les pieds du Christ d'un parfum précieux avant de les essuyer avec ses cheveux.

Le corps tout entier est évoqué au vers.... :

Vénus ! voici ton corps et ses bouches de plaies

Qui s'affolent et s'assoiffent de tout l'amour

Parallèlement aux plaies du Christ, se dresse le corps de Vénus et ses « bouches de plaies », autrement les orifices liés à l'amour charnel, comme autant de plaies comparables à celle du Seigneur. La Vénus charnelle se dresse bien en face du Christ, appelée à s'effondrer à ses pieds, comme s'effondra la pécheresse.

Ce blason de la femme se double d'un autre blason : celui du corps de Jésus. Corps souffrant de la Passion. Le blason mystique du Christ : une catéchèse.

Il commence par le visage, « La face », la sainte face, se prolonge avec le sang et le cœur. Trois éléments qui font l'objet d'une vénération particulière. Le « cœur torride et blanc » du bien-aimé, c'est le cœur que la sainte adore, le cœur sacré de Jésus auquel la mystique chrétienne accorde une dévotion particulière.

Ce blason se prolonge dans les « mains », les « longues mains impératives », liées aux plaies et donc à la passion, dont une partie des instruments sont évoqués : « les crins, les clous, les pierres ».

Il s'accomplit au-delà de la seule corporéité : dans la mort vaincue, et dans l'Église naissante, figurée par les « linceuls de murs », et le monde de « couvents blancs ».

Vénus et Madeleine constituent deux figures opposées : celle d'un monde païen, le monde des plaisirs de la chair, de la concupiscence, du corps nu, offert, et du plaisir. Et celui du monde chrétien symbolisé par le Christ et par la Madeleine convertie : qui est elle-même une figure de la Vénus charnelle. Cette Vénus à laquelle le poète s'adresse de manière réitérée, par trois fois : « habille-toi de lin ». Car voici le Christ.

La métaphore du vêtement est elle aussi une évocation de la mystique chrétienne. Le voile avec lequel sainte Véronique a essuyé la face du Seigneur pendant sa passion est fait de lin. S'habiller de lin, cela signifie par métonymie s'habiller du vêtement du Seigneur lui-même, et donc s'habiller de l'amour divin « Habille-toi de lin et de bonté profonde ». Profondément ambiguë devient alors l'injonction du poète. A qui s'adresse-t-elle ? A Vénus, condamné à mourir lorsque l'étoile de Bethléem paraîtra, ou à Madeleine, appelée à devenir la grande sainte que nous connaissons et à incarner l'amour dévoyé, le dévoiement de l'amour, et au delà, toute la sublime douleur d'aimer des hommes, de l'humanité tout entière ?

Car ce sont bien deux mondes qui sont symbolisés : le monde païen et le monde chrétien, qui va naître de la Passion : « monde de couvent blancs et de linceuls de murs ». D'un côté un monde qui va se couvrir d'un « manteau blanc d'Églises », selon la formule célèbre et de l'autre, « des linceuls de murs », les murs que le christianisme détruit ou appelle à détruire.

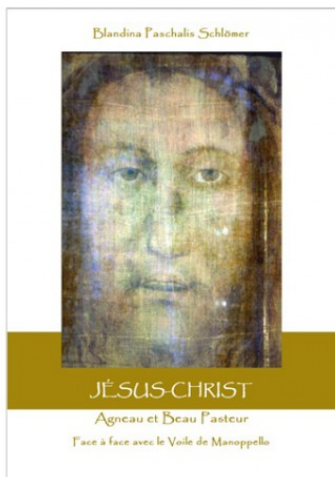
Conclusion



Une poésie imprégnée de tout le mystère chrétien, profondément inspirée et à la tonalité prophétique où se déploie tout le talent de Verhaeren mais aussi sa foi puissante. Deux mondes jaillissent, l'un issu du désir, de l'amour de convoitise, l'autre issu des plaies de l'Amour même, et la bouleversante figure de sainte Marie Madeleine, figure de Vénus repentie appelée à la transformation nécessaire pour le face à face avec Celui qui assume dans ses plaies toutes les plaies de l'amour humain.

Sainte Marie l'Égyptienne, représentée recouverte de sa chevelure

BIBLIOGRAPHIE



Le dernier ouvrage sur la question du Saint Suaire est la restitution du travail d'une moniale qui a étudié le « voile de Manoppello », qui se trouve dans une petite église d'Italie.

Blandina Pascalis Schlöner, *Jésus Christ, Agneau et beau pasteur, face à face avec le voile de Manoppello*, éditions LIBRIM